

Ciné-Bulles

Le beau monstre / *Saint Laurent* de Bertrand Bonello

Frédéric Bouchard

Dossier Documentaire québécois
Volume 33, numéro 3, été 2015

URI : id.erudit.org/iderudit/78302ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, F. (2015). Le beau monstre / *Saint Laurent* de Bertrand Bonello. *Ciné-Bulles*, 33(3), 52–52.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Saint Laurent

de Bertrand Bonello

Le beau monstre

FRÉDÉRIC BOUCHARD

En 1967, Yves Saint Laurent (Gaspard Ulliel) est au sommet de la gloire. Après le succès du premier smoking pour femmes l'année précédente, sa maison de couture ouvre des boutiques à New York et à Londres. C'est Pierre Bergé (Jérémie Rénier), compagnon et complice du jeune homme, qui dirige de main de maître l'entreprise. L'artiste, lui, repère ses futures muses, Betty Catroux (Aymeline Valade) et Loulou de la Falaise (Léa Seydoux), en passant ses soirées dans les boîtes de nuit.

Dramatisant les faits qui s'échelonnent de 1967 à 1976, le film de Bonello rend hommage à l'artisan à travers la forme plutôt que le fond. Le réalisateur se révèle ici en étonnant et méticuleux plasticien : la composition des plans, le cadrage ainsi que le choix des couleurs contribuent à témoigner de l'importance esthétique et du souci du détail du célèbre couturier. La caméra capte même à plusieurs reprises le travail dans les ateliers, offrant ainsi un coup d'œil aux dessous de l'art de Saint Laurent. Certainement fasciné par le savoir-faire de son sujet davantage que par l'homme lui-même, le cinéaste évoque l'influence du designer sur l'image de la femme moderne

par un style qui transpose sa virtuosité et sa sensibilité artistique dans le médium cinématographique. Cette admiration culmine dans une séquence mémorable de sept minutes où Bergé négocie l'issue de sa compagnie avec un investisseur américain. Les deux discutent dans leur langue maternelle et une traductrice sert d'intermédiaire. Le même discours est répété, dans deux langues. C'est le procédé et l'effet qui subjuguent ici, bien avant l'information échangée entre les deux hommes.

En s'intéressant à cette période, Bonello dresse aussi un portrait très noir de Saint Laurent. Reconnues comme la « période sombre » de ce dernier, les années ici abordées sont caractérisées par la débauche et la démesure. Abus de substances illicites, sexualité exaltée et nuits endiablées, le spectateur devient témoin de cette déchéance à travers la caméra du cinéaste français. Le célèbre couturier affirmera même à une cliente : « J'ai créé un monstre et maintenant je dois vivre avec. » « Un beau monstre », précisera-t-elle, résumant assez bien le parti pris du réalisateur.

La mise en scène de Bonello favorise aussi la romance extraconjugale d'Yves Saint Laurent avec Jacques de Basher (Louis Garrell) plutôt que l'union entre le designer et Pierre Bergé. Leur premier regard échangé, cristallisé dans un audacieux

plan-séquence où une série de travellings latéraux traverse les deux extrémités d'une piste de danse où se tient chacun des deux hommes, sert à exprimer l'issue bouleversante de leur rencontre. Ainsi, le film réduit conséquemment l'importance de Bergé dans la vie de Saint Laurent à une pure relation d'affaires.

Ce n'est pas sans le sacrifice d'une certaine humanité dans le traitement du fameux personnage que se déploie tout ce travail esthétique. Même la présence d'un Saint Laurent plus vieux pour souligner l'emprise de ses démons intérieurs sur son quotidien ne dépasse pas le simple effet et crée plutôt une distance émotionnelle, tandis que la symbolique récurrente du serpent ne fait que reconforter un film replié sur lui-même et obsédé par sa plasticité.

Étrangement, Bonello parvient à attendrir et à montrer la vulnérabilité de l'homme en conclusion de son film. Dans ce montage où le cinéaste multiplie les *split-screens*, alors que les mannequins défilent et que les petites mains retouchent et ajustent, Saint Laurent, lui, regarde et observe. C'est cet être que présente le long métrage, spectateur de son succès, mais aussi de sa vie. Bonello lui donne cependant le dernier mot dans cet ultime plan ; faisant dos à un miroir, arborant un sourire à la fois complice et espiègle, Saint Laurent est bien vivant. Cette fois, il regarde la caméra et renverse sa position : il est maintenant acteur de son destin.



France / 2014 / 150 min

RÉAL. ET MUS. Bertrand Bonello **SCÉN.** Bertrand Bonello et Thomas Bidegain **IMAGE** Josée Deshaies **SON** Nicolas Cantin, Jean-Pierre Laforce et Nicolas Moreau **MONT.** Fabrice Rouaud **PROD.** Éric et Nicolas Altmayer **INT.** Gaspard Ulliel, Jérémie Rénier, Louis Garrell, Léa Seydoux, Aymeline Valade **DIST.** Métropole Films